

COMPAGNONS DE MISERE



Par Lâm Chí Hiếu, ancien JJR

« Pleurer, lamenter, c'est lâche. Tu dois affronter courageusement toute souffrance sur ton chemin, mon enfant... » me disent mes parents, mes « ba ma nui » (mes tantes et leurs maris..) ainsi que les « conseils » de ceux qui m'ont enseigné le savoir-vivre sur les bancs de Jauréguiberry, Chasseloup-Laubat/Jean-Jacques Rousseau et à l'Ecole Supérieure de la Marine Marchande, précieux conseils appliqués à fond durant toute ma vie de lycéen, marin, guerrier, prisonnier, exilé. Et dans cet esprit, dédiant ces humbles pages à la mémoire de ceux qui ont partagé avec moi et ma famille les incroyables misères de l'après-1975. Certains sont encore survivants, d'autres ont rejoint le Paradis, et dont nous avons perdu les traces, avec mille louanges au Bon Dieu de nous avoir envoyé, à ma famille et à moi, de si bons compagnons pour soulager nos peines qui ont suivi le changement de régime au Viet Nam.

« On va tuer le temps à créer un dictionnaire français-vietnamien, qu'en penses-tu, Dom » demandes-je à un de mes proches camarades d'internement.

On est au 2ème « camp de rééducation » où on nous « fourgue » des cours politiques quotidiennement et des « interrogations personnelles ». On nous « interne » dans un ancien camp de la Su doàn 18 (18ème division d'infanterie sud-vietnamienne), éparpillés en groupe de 20 par soit-disant « maison ». On couche sur le plancher nu cimenté. On nous distribue le nécessaire pour noter les « cours » et faire les « devoirs » ainsi que les « Mea Culpa » (confessions de notre prétendu sanglant passé...). Dom est un JJR et on se lie.



« Ainsi soit-il » réplique Dom...Et on « recrée » un dictionnaire français-vietnamien au lieu de chanter, vanter en grande pompe ses faits d'armes comme le font la plupart de nos camarades de cellules. Et le temps passe bien vite.....

Nous avons ainsi écrit un gros cahier d'environ 100 pages pour notre dictionnaire. Nous achevons notre dictionnaire, mais on doit à la fin le détruire car on va subir une grande fouille, signe précurseur de « libération »...Et en effet, Dom me quitte tôt, après environ 4 mois de détention, pour être libéré grâce à l'intervention de ses proches ayant collaboré avec les vainqueurs depuis longtemps.

« C'est bien bizarre ! Tes plantes survivent ! » dis-je à Chàn

« Tu vois que je suis un vrai magicien car tu sais bien que c'est la première fois que j'essaie de planter », réplique Chàn.

On nous fournit des *rau lang* comme nourritures quotidiennes, plantes des douces (*khoai lang*) et Chàn essaie de planter les tiges rejetées de ces *rau lang* sur un couvercle cimenté d'égout à proximité de notre « dortoir » avec le peu de terre ramassée le long de notre pénitencier....Et ces *rau* poussent d'une façon splendidement

normale.....A tour de rôle, Chên et moi sommes alors fort occupés avec ce petit jardin...Et tous deux nous avons alors des légumes frais pour nos repas individuels (on nous donne du riz et quelques menus petits poissons, et quelquefois des *rau lang*)....Nos aliments peu à peu se raréfient, moins de riz, un petit peu de poisson . On survit avec nos *rau lang* qui remplacent le poisson manquant et avec le riz minime, ainsi au jour le jour...Une épidémie de beri-beri (maladie de malnutrition, manque de vitamine B 1) se répand dans tout le camp. Faute de médicaments, presque tous les internés ne peuvent se lever de leurs « lits » et se déplacent très difficilement.....Certains sont épargnés, dont moi et Chên. Le recours est de boire la première eau de rinçage du riz (le riz doit être rincé avant d' être bouilli) que nous recueillons dans des boites improvisées pour être bouillie à fond et consommée régulièrement. On ne nous aucun médicament...Mais miraculeusement l'épidémie disparaît peu à peu. La vie d'incarcérés revient à sa normalité. Un jour, le grand magasin des munitions a proximité de notre camp explose. On se sauve de notre mieux. Chan est tué sur-le-champ, atteint par un éclat de mortier, juste a mes côtés. Et ainsi je perds mon si cher ami. Le pénitencier complètement détruit, on nous transfère ailleurs....

« Tiens, Hiêu, jette ce poisson dans ce tas de charbon et on va se le partager, hein » me dit Linh, juste de retour de corvée. Nous sommes dans un camp situé au milieu d'une jungle très dense, tout proche de la frontière. Et la vie devient dure : un petit bol de riz quotidien et des travaux forcés quotidiens. On doit aller chercher soit des bambous, soit des tiges de raglan, toute sorte de bois utilisable d'une certaine mesure destinée à « l'exportation » prétendument « dans le cadre de l'amélioration de nos conditions de détenus », à travers cette jungle inhabitée.

Et tout ce qui est vivant devient notre aliment de survie, depuis les simples grillons jusqu'aux lézards. Linh est mon proche camarade de cellule et on partage le moindre aliment possible. Et ainsi, on se partage le poisson grillé à petit feu, sur le feu qu' on nous a permis de faire à cause du brouillard dense qui nous entoure quotidiennement, pour se réchauffer avant de dormir avant le couvre-feu. On vit dans les ténèbres et toute activité nocturne est fort limitée, même pour les besoins personnels. Linh et moi nous sommes inséparables. On s'entraide aux moindres difficultés. Notre camaraderie est cependant bien vite interrompue par mon transfert vers un autre camp, et je perds les traces de Linh pour toujours.

« Ralenti ton souffleur, Hiêu » me dit Bich. Bich est en charge de la « l'atelier de forge » du camp avec Tuan, Viet, Lan....On doit forger des couteaux du genre inoxydable vendu au marché - qui était devenu se rare à cette époque -avec le fer des des voitures abandonnées le long des baraquements, que nos camarades doivent aller sélectionner sous bonne escorte. Je suis le « souffleur », Tuan le « marteau », V et L les « charbonniers » et Bich le « boss ». Notre forge est rudimentaire avec ces temps mais elle est splendide car on a produit des couteaux de très bonne qualité (du genre inoxydable comme les couteaux importés avant 1975) et nos geôliers les vendent à grand prix au marché. Et de là nos produits sont fort demandés. On doit alors produire à bout de souffle, à part les réparations habituelles des outils de nos camarades de cellule (houes, pioches, machettes pour les travaux de défrichage de la jungle environnante.. En particulier et toujours à partir de là, on nous accorde une certaine liberté d'aller aux villages environnant nos camps, région habitée par les Montagnards (đông bào Thuong), et de rafraîchir nos vues avec la population.

On nous transfère de nouveau vers un autre camp. Bich sitôt lié, on forme un autre groupe de « forgerons » avec Thai. L'atmosphère y est moins joviale. Tung, surnommé le « Ông Troi co mat », nous rejoint . Tung a été « recommandé » aux bons soins de notre groupe car il s'était égaré dans la jungle et a du passer une nuit sur les branches des arbres. Mis au cachot puis libéré, on lui a permis de travailler avec nous, sous notre responsabilité et notre « garde ». Finalement, notre « atelier de forge »est dissout ainsi que tous les camps sillonnant le long de la frontière à cause de l'invasion des Khmers Rouges du terrible Pol Pot au régime hyper-stalinien. On nous transfère aux mains de la police judiciaire. La, nous vivons sous des règles pénitentiaires très strictes.

« Dis-moi, Hiêu, on arrive à survivre bien difficilement ici. Tu as certaines facilités. Aide-moi donc », m'implore Duoc, un camarade de cellule. Nous sommes enfermés dans une sorte de petite maison étroite, avec des lits à étages, juxtaposés pour une vingtaine de détenus. Le tout est entouré par une solide ceinture métallique, elle-même enchâssée par une autre ceinture de fer, et notre « maison » est de cette façon séparée des autres baraquements de détention .On me réserve des « missions spéciales », très différentes de des travaux forcés de mes camarades de cellule. La raison m'en est ignorée jusqu'à ce que je découvre lors de ma libération que mes cousins, travaillant dans des ministères divers dont celui de l'Intérieur, m'avaient « recommandé » aux responsables locaux. Chaque matin, nous sommes emmenés aux champs, et mes camarades doivent planter du

manioc sur une terre peu défrichable, tandis que de mon côté, je vais tout seul « alimenter » des plants de maïs (cây bắp) avec du fertilisant, sans aucune escorte ni aucun geôlier à mes côtés. Tous mes camarades m'envient.

« Bon, j'irai quérir la permission du can bô en charge de notre groupe..» répliquai-je.

Et en compagnie de Duoc, je continue mes travaux, en lui disant « Tu dois rester à mes côtés et surtout ne pas me quitter pour n'importe quelle raison, hein, sinon on perd tout », car nous travaillons très » Et , avec Duoc, je continue mes travaux tout en lui disant » Tu dois rester avec moi cote-a-cote et ne pas me quitter pour n'importe quel motif... sinon on perd tout, hein » car on travaille très loin de notre groupe, près de la route provinciale, et d'où on peut voir la circulation de près. Duoc devient alors de plus en plus lié avec moi. Puis d'autres camarades se joignent à nous, travaillant sous ma responsabilité. Et on survit ainsi de notre mieux, grâce au maïs. Le temps passe, et nous sommes transférés ailleurs, encore une fois.

« Ce gars ne peut survivre longtemps ; nous avons fait de notre mieux pour le faire échapper à sa maladie incurable », me dit « l'interne » en charge de la soit-disant infirmerie du camp. Le nouveau camp est sur un îlot, loin de toute relation terrestre. Les conditions de vie sont terribles à décrire. Une cellule très étroite, avec un grand lit de bambou. Les conditions hygiéniques laissent plus qu'à désirer, avec l'eau non stérilisée du Mékong, et la nourriture pourrie est très limitée. La plupart des détenus succombent. Et le prétendu « cimetière », à proximité, est saturé. Je suis alors atteint de diarrhée chronique. Phu, un de mes compagnons de cellule, de l'âge de mon grand frère, me dit alors

- « J'ai ici quelques médicaments anti-diarrhéiques, et de la pénicilline. Vas-y, mon pauvre »

- « Mais vous devez les garder pour vous, grand frère... »

- « Rassure-toi, ami ; mes proches viennent me voir régulièrement, et j'aurai alors de nouveaux médicaments ; guéris vite »

On permet à nos proches de nous voir, comme dans les autres camps, mais sous la stricte surveillance des geôliers, qui ne nous autorisent à exprimer aucune émotion, aucun pleur, aucune plainte, sinon...). Ma famille est à cette époque victime de grandes difficultés financières, et je suis considéré comme « orphelin », s'agissant de ces visites. Aussi je dépéris très rapidement, avec les conditions sanitaires effroyables du camp. Je suis exempté des travaux forcés normaux, et on m'envoie « aider » aux travaux de cuisine du camp. Mon ami Phu est bientôt libéré. A la fin vient mon tour. Un miracle divin me rétablit très rapidement , sitôt mon papier de libération obtenu. Je boucle mes « bagages » rapidement et quitte le camp en fort grande vigueur sous les yeux fort étonnés de mes camarades de cellule et ceux de mes geôliers qui disent « C' est bien bizarre ! Ce Hiêu était bien malade, ne pouvait marcher que difficilement, titubant, et maintenant il est revenu à l'état normal. Vraiment bizarre ! ». J'ai appris plus tard de la bouche de mes enfants chétifs que durant toute ma période d'incarcération, ma femme ne savait plus comment nourrir nos 5 enfants et une grand'mère alitée depuis longtemps, après avoir vendu tout ce qui était « vendable » dans notre foyer : meubles, bijouterie, vêtements. Le Bon Dieu lui a amené alors une de ses camarades de classe, Thuy. Cette dernière lui a prêté une petite somme d'argent, avec quoi ma femme a essayé de vendre des cigarettes dans la rue. Se levant tôt et rentrant tard, elle devait laisser seuls les enfants s'entregarder, l'ainé ayant 5 ans...Et le Bon Dieu lui prête main à travers les compagnes- vendeuses qui l'aident dans ses premiers pas titubants de vendeuse de cigarettes, elle comme les autres membres de sa famille n'ayant aucun sens du commerce, étant issus d'une famille de Doc Phu Su. Economisant peu à peu, elle me « ravitaille » une fois par an à l'occasion du Nouvel An, avec ce que mes pauvres enfants ont pu sacrifier de leur alimentation pour nourrir leur père. Des sacrifices incroyables.

Quittant enfin les camps de rééducation, je retrouve ma liberté et rejoins ma famille. A part la petite aide en provenance de nos vieux parents se raréfiant graduellement pour cesser finalement, nous survivons grâce à nos maigres « salaires » d'institutrice pour ma femme et d' « enseignant ambulante » en ce qui me concerne et arrivons à élever de notre mieux nos 5 enfants. En même temps, je sers bénévolement la maison de Dieu dans les églises Huyên Si, de Saint Antoine, de Cau Ông Lanh ainsi qu'à l'archevêché de Saigon.

Thuy, une camarade de classe de ma femme nous dit alors un jour : « Venez prendre nos fruits et vendez-les, je vous les donne gratuitement. Je veux vous aider, tout simplement, ne me remerciez pas. J'espère qu'en les vendant, cela vous aidera à mieux survivre. Nous ne savons quoi faire pour vous aider, sinon de cette façon là. Revenez prendre d'autres boîtes de fruits dès que vous aurez vendu celles-là. Ne craignez rien, vous ne nous rembourserez que quand vos enfants seront grands et auront du travail. Bonne chance. ». Nous essayons alors de vendre ces fruits les jours de fin de semaine. On est à l'époque où les acheteurs sont rares et où les vendeurs

pullulent. Nous échouons, après maints essais. Dieu ne l'a pas voulu. Toutefois, et secrètement, Thuy prend secrètement à sa charge les frais d'études de nos enfants, qui, par une coïncidence curieuse, sont dans les mêmes classes que les siens... Nous ne savons plus quoi faire.

« Hiêu, viens me voir », me dit le curé de la paroisse où je débute mon métier d' « enseignant ambulancier ». Et il me brandit une grosse somme d'argent. « Ton élève vient de m'envoyer cet argent pour toi et ta famille. Une de mes anciennes élèves, expatriée, nous ravitaille ainsi de temps en temps. J'ai enseigné les langues à toute sorte d'élèves, certaines sur le point de fuir le pays, les autres pour renforcer leurs études scolaires, mais je n'ai jamais demandé aucune aide, à part mes salaires dus, et n'assistant jamais à leur départ après de longues attentes pour les réunifications familiales. Le Bon Dieu a « utilisé » ces si gentilles élèves pour nous « ravitailler ».

« Ông Thây, nos parents vous offrent ceci, pour vous et votre famille ». Bao me tend un sac de riz et d'autres aliments, outre l'enveloppe de mon « salaire » de professeur de langues. Et ainsi, les parents de Bao deviennent un de mes plusieurs piliers de survie, jusqu'à leur propre expatriation.

Et avec la Providence Divine, Liê, Tri, Huê, Nhân, Ai, les anciennes camarades de classe de ma femme viennent à notre aide autant qu'elles le peuvent, avec leurs maigres salaires d'institutrices. On survit car le Bon Dieu ne nous abandonne pas, et intervient via les sommes d'argent reçues de mes anciennes élèves expatriées, par l'intermédiaire de notre curé de paroisse, et via bien d'autres ressources d'origine amicale. Les amies de ma femme, tour à tour, viennent partager leurs repas avec nous, avec leur ravitaillement, et, examinant nos pauvres enfants, leur disent : « Mangez de votre mieux, mes bambins, n'ayez pas peur de vous endetter, car un jour, vos parents une fois ré-établis, vous me paierez tant que vous voudrez. Et grâce à la Bonté Divine, nos enfants reçoivent des traitements gratuits au service sanitaire où presque tout le personnel sont mes « élèves de langues », avec des petits cadeaux, outre des médicaments prescrits gratuitement. Il en est de même pour les soins médicaux fort chers dans les hôpitaux, où un parent de la famille pour laquelle j'enseigne, un médecin ancien du lycée Jean-Jacques Rousseau, les prend en charge de bon cœur, gratuitement. Et de notre côté, nous avons l'occasion d'aider nous-mêmes un certain nombre de mes anciens subordonnés en détresse que je rencontre lors de mes tournées « apostoliques » au nom de l'archevêché de Saigon, ainsi que les indigents oubliés intentionnellement par les curés n'allant voir que leurs voisins de même foi riches, et partageant le peu qu'on nous adonné comme aide.

Et ainsi, comme l'on dit, « on ne reconnaît les vrais Amis qu'en période de misère. En effet, avec notre condition de « vaincus », nous sommes devenus des parias que tout ami, camarade de classe, compagnon d'armes vivant dans « l'aisance » évite de son mieux, et dédaigne de reconnaître. Il en est de même pour notre parenté, à part nos parents, c'est-à-dire mon père sans pension et mon beau-père. Nous ne le reprochons à personne, car telle est la Volonté Divine, et tout le monde durant cette période dure doit faire de son mieux pour survivre. Nos compagnons de misère partagent ainsi et joyeusement avec nous toutes les incroyables difficultés de la vie. La paroisse où je sers de conciergerie bénévole nous aide comme elle le peut à chaque fois que nous n'avons plus rien dans notre garde-manger ou plus rien pour vêtir nos enfants, avec les « cadeaux » que les paroissiens « riches » contribuent au clergé. Et certains membres de notre « fraternité des Franciscains séculaires » dont je suis un membre actif nous offrent leur aide pour notre expatriation, un geste fort émouvant car tous les membres de cette fraternité ne sont pas du tout riches. Grâce à ces compagnons, nous survivons. Certains d'entre eux, dont un des *padres* de l'église ainsi que mon leader de la fraternité franciscaine et la soeur de St. Vincent de Paul en charge de l'hospice de l'église (*phong kham benh nguoi ngheo quan 1...*) nous offrent de « l'argent de poche » à la veille de notre expatriation. A temps comme le Bon Dieu l'a prévu, car nous sommes aux abois, devant avoir une grosse somme d'argent pour « paver » le dernier passage à l'aéroport, après d'innombrables dépenses depuis les « demandes d'expatriation » préliminaires.....

Et maintenant, établis aux USA, nous avons perdu contact avec la plupart de ces si splendides et tellement uniques compagnons de misère, bien que nous ayons fait notre possible pour les retrouver, faisant appel à l'aide des paroissiens de notre pauvre église de C  u Ông Lanh et autres amis restés au pays. Mais en vain. Nous ne savons que prier pour eux, nos si chers Vrais Amis, nos si chers compagnons de misère, que le Bon Dieu nous avait envoyés pour soulager nos difficultés.

L  m Chi Hi  u, ancien JJR